

SECTION IV.

LA SAGESSE ET L'ECCLÉSIASTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LE LIVRE DE LA SAGESSE.

Le livre de la Sagesse a été écrit en grec. Il a pour but d'établir que la sagesse divine est la source de tout bien. Composé hors de la Terre Sainte et au milieu des païens, il combat presque à chaque page l'idolâtrie et la fausse philosophie. Comme il n'a pas toujours une marche bien méthodique, ressemblant sur ce point à tous les écrits orientaux, divers auteurs ont pensé qu'il n'était qu'une compilation, mais cette opinion ne repose sur aucune raison sérieuse : « On a eu tort, dit M. Reuss, de douter de l'unité de cet ouvrage... Il y a eu des critiques... qui ont prétendu que ce que nous avons entre les mains est l'œuvre de plusieurs écrivains, et qu'un rédacteur plus récent a dû réunir arbitrairement des élucubrations qui dans l'origine n'avaient rien de com-

mun. On se fonde, à cette fin, sur le fait qu'après le neuvième chapitre il n'est plus question de Salomon, et sur ce que la sagesse, qui dans la première moitié du livre s'est posée sur le premier plan comme une puissance divine, et même comme une personnalité, n'est plus nommée dans la seconde moitié. On est arrivé ainsi à se persuader qu'il fallait chercher les soudures qui marqueraient le commencement et la fin de chaque élément particulier. Mais la diversité des résultats qu'on a obtenus par ce procédé pourrait déjà faire douter de la justesse du principe qui a dirigé la critique, et... nous croyons que ce [livre] se comprend sans qu'il soit besoin de n'importe quelle tentative de le refaire en sous-œuvre¹. »

La Sagesse parle d'une manière claire et précise de l'immortalité de l'âme et de l'autre vie. « En considération de ces idées, dit encore M. Reuss, ... plusieurs critiques modernes ont hasardé l'hypothèse que ce livre... pourrait bien être une production beaucoup plus récente et être l'œuvre d'une plume chrétienne. Nous ne saurions nous approprier cette manière de voir. Il est vrai que par ci par là on rencontre des phrases ou des images qui se lisent aussi dans le Nouveau Testament². Il est vrai encore que dans quelques endroits Dieu est nommé père et que l'amour est signalé comme le mobile de ses actes³. Mais à défaut d'indices plus directs et

¹ Ed. Reuss, *Philosophie et religion des Hébreux*, p. 509.

² Sap., III, 5 et suiv.; IV, 2, 10; V, 17 et suiv.; VII, 26; IX, 8, 15 et suiv.

³ Sap., XI, 10, 24, etc.

plus positifs, ces analogies tout extérieures et fortuites ne sauraient suffire pour établir la thèse en question, d'autant plus qu'aucune des idées fondamentales de l'Évangile n'y est touchée même de loin⁴. »

L'auteur est donc antérieur au Christianisme, et il a composé son ouvrage en Égypte, probablement à Alexandrie. Là, disent les rationalistes, il s'est inspiré de la philosophie grecque et il lui a emprunté plusieurs erreurs : l'émanation, la croyance à l'éternité du monde, à la préexistence des âmes, à la corruption du corps considéré comme siège du péché.

Son enseignement dépend... de la philosophie grecque... C'est aux stoïciens qu'est due l'idée de l'âme du monde, qui perce dans plusieurs des attributs de la Sagesse⁵... Platon est représenté par des éléments plus caractéristiques encore. C'est bien lui qui a parlé avant notre auteur de la matière informe primitive, tandis que, d'après la Bible⁶, le créateur a tiré l'univers du néant. C'est lui encore qui a enseigné la préexistence des âmes⁴, et qui a considéré le corps comme une prison⁵ et comme le siège du péché⁶.

Les attributs que l'auteur sacré donne à la Sagesse divine ne font pas de lui un émanatiste, quoi qu'en dise

⁴ Ed. Reuss, *Philosophie et religion des Hébreux*, p. 511.

⁵ Sap., VII, 22 et suiv.

⁶ Sap., XI, 18.

⁷ Sap., VIII, 19.

⁸ Sap., IX, 15.

⁹ Sap., VIII, 20. — Ed. Reuss, *Philosophie religieuse des Hébreux*, p. 512.

M. Reuss. « La plupart des images au moyen desquelles il cherche à la caractériser, assure-t-il, nous ramènent à l'idée d'une émanation de la substance divine même¹. » — La sagesse est appelée « le souffle de la puissance de Dieu, un écoulement de la gloire du Tout-Puissant², » parce que la sagesse divine se manifeste dans la création et dans le gouvernement du monde, œuvre de la Toute-Puissance. C'est la même pensée qu'exprime l'auteur de l'Ecclésiastique, lorsqu'il dit que « Dieu a répandu sa sagesse sur toutes ses œuvres³. »

La sagesse n'est pas non plus représentée comme l'âme du monde, parce qu'il est écrit que « l'esprit de Dieu remplit l'univers, » que sa sagesse « pénètre et s'insinue dans toutes choses, » qu'elle « s'étend d'une extrémité du monde à l'autre⁴. » Ce langage signifie simplement que la puissance divine n'a pas de bornes. Pour exprimer sa pensée, l'écrivain israélite est obligé de se servir de métaphores; ce serait être souverainement injuste envers lui que d'en abuser pour dénaturer sa pensée. Les Pères de l'Église ont entendu avec saint Paul⁵ le passage cité plus haut du Verbe⁶ divin, qui est consubstantiel au Père, distinct et séparé du monde créé.

L'auteur de la Sagesse n'a donc pas emprunté aux stoïciens la croyance à l'âme du monde; il n'a pas davantage emprunté à Platon l'erreur de l'éternité de la

¹ Ed. Reuss, *Philosophie religieuse des Hébreux*, p. 532.

² Sap., VII, 25.

³ Eccli., I, 10. Cf. Heb., I, 3.

⁴ Sap., I, 3; VII, 24; VIII, 1.

⁵ Heb., I, 3.

⁶ Sap., VII, 25.

matière. « Votre main toute-puissante, dit-il en s'adressant à Dieu, a créé le monde d'une matière informe¹. » Non seulement les docteurs catholiques, mais aussi les anciens commentateurs protestants se sont accordés à voir dans ces paroles la formation et l'organisation du monde, non la création de la matière première. La « matière informe » ou sans forme n'est que la traduction grecque du *tohu bohu* de la Genèse², qui exprime ce qu'étaient les éléments de l'univers, avant que Dieu les eût mis en ordre et eût fait cesser l'état de confusion primitif. L'auteur de la Sagesse enseigne ailleurs, comme Moïse, la création *ex nihilo*, quand il nous dit : « Dieu a créé toutes choses et leur a donné l'être³. » Le monde, pour lui, n'est donc pas de sa nature éternel, puisque c'est Dieu qui a donné l'existence à toutes les créatures.

Il n'est pas moins faux que la Sagesse ait tiré de Platon la croyance à la préexistence des âmes. Elle ne l'enseigne pas. M. Reuss traduit ainsi le passage où la critique rationaliste prétend découvrir cette erreur : « J'étais un enfant bien né, il m'était échu une âme bonne aussi; ou plutôt, étant bon, j'étais entré dans un corps de souillure⁴. » Voici maintenant le commentaire du professeur de Strasbourg :

¹ Sap., XI, 18.

² Gen., I, 2.

³ Ἐκτίσας εἰς τὸ εἶναι τὰ πάντα. Sap. I, 14.

⁴ Sap., VIII, 19-20. — Dans la Vulgate, au lieu de traduire « ou plutôt, » ce qui est le véritable sens, le traducteur a rapporté μάλλον δὲ à l'adjectif ἀγαθός, et traduit : *magis bonus*. Ou plutôt est comme un correctif au verbe ἐλαχον, j'avais reçu, il m'était échu.

Passage très intéressant au point de vue de l'histoire de la philosophie. L'auteur y enseigne évidemment la préexistence des âmes. Parlant d'abord en simple laïque, il affirme que par sa naissance même il avait l'âme et le corps également bons, — il va ajouter que cela ne suffit pas si la sagesse ne vient s'y joindre¹; — mais il se corrige aussitôt et parlant le langage de la philosophie, il insiste sur ce que la bonté persistante de l'âme, qui constitue sa vraie personne, a déterminé son entrée dans un corps pur, ce qui veut dire, dont les dispositions naturelles ne le portaient pas instinctivement au vice. Il y a donc, selon lui, dès avant la naissance, des âmes diversement disposées, dont le sort terrestre est, jusqu'à un certain point, réglé d'avance. On comprend que cette théorie a dû choquer l'orthodoxie, et que dans les deux camps, catholique et protestant, on ait fait des tours de force exégétiques pour la faire disparaître du texte².

Il suffit d'expliquer simplement le sens du livre de la Sagesse, sans aucun « tour de force, » pour montrer que la philosophie platonicienne n'a rien à voir ici. « J'avais été doué par la nature de bonnes qualités de corps et d'âme, dit le texte³ : ou plutôt ce fut parce que mon âme était bonne et pure, qu'un corps pur⁴ lui fut donné; » ce qui revient à ceci : les hommes ne naissent

¹ Cf. Sap., VII, 1.

² Ed. Reuss, *Philosophie religieuse des Hébreux*, p. 534.

³ ἤμην εὐφρῆς, « j'étais avec de bonnes dispositions naturelles, » se rapportant au tempérament. « Εὐφρῆς, qui natura habilis et ad aliquod, » dit Schleusner, *Novus Thesaurus philologico-criticus*, 1820, t. II, p. 580.

⁴ Ἀμίαντον.

pas au hasard, mais ils viennent dans le monde conformément à la volonté de Dieu et avec les dons qu'il leur fait. La Providence établit une sorte d'harmonie entre le corps et l'âme. Les néo-platoniciens considéraient la matière et le corps comme mauvais. L'auteur sacré nous parle au contraire d'un corps « pur¹ et digne d'une âme pure » et il considère l'âme avant le corps, non à cause d'une priorité d'existence et de temps, mais à cause d'une priorité de nature et de dignité.

La dernière erreur que les rationalistes reprochent à l'auteur de la Sagesse se trouve, d'après eux, dans ce verset : « Ce corps périssable pèse sur l'âme et l'enveloppe terrestre est un fardeau pour l'esprit méditatif². » Sur quoi M. Reuss écrit : « L'idée que le corps est une entrave, une prison même, pour l'esprit, rappelle également la philosophie de Platon et des stoïciens³. » Il importe peu de rechercher ici si ce que dit l'écrivain sacré rappelle ou non la philosophie grecque. Ce qu'il exprime est la vérité même, une vérité universelle, connue des enfants d'Israël aussi bien que des Hellènes; il parle comme saint Paul, qui écrivait aux Romains : « Qui me délivrera de ce corps de mort⁴? » Lorsque Louis XIV

¹ Ce qui n'exclut pas d'ailleurs le péché originel, comme l'a remarqué Estius : « Dicendum animam bonam hoc loco intelligi non bonitate morali, aut gratiæ justificantis, sed bonitate naturali, quæ est quedam ad multas virtutes morales, in quibusdum hominibus, dispositio, ex qua dicuntur esse bona indole, et bonas habere propensiones. » Estius, *in loc.*, Annot. S. S., 1685, p. 257.

² Sap., IX, 15. Traduction de M. Reuss.

³ Ed. Reuss, *Philosophie religieuse des Hébreux*, p. 535.

⁴ Rom., VII, 24; cf. 8, 23; II Cor., V, 2, 4; II Petr., I, 13.

entendit les vers de Racine, traduisant la pensée de saint Paul :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle,
Je trouve deux hommes en moi,

il s'écria : « Voilà deux hommes que je connais bien ¹. »
La cause de cette lutte est surtout l'antagonisme de l'âme et du corps, fruit du péché originel. Quel est celui qui ne peut dire aussi de lui-même que la chair lutte contre l'esprit et l'esprit contre la chair ?

¹ J. Racine, *Cantique III*, édit. des *Grands écrivains de la France*, par Ad. Regnier, *Œuvres de J. Racine*, t. IV, 1865, p. 156, avec la citation des *Mémoires* de L. Racine, p. 310.

CHAPITRE II.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

L'Ecclésiastique a été écrit en hébreu et en vers par Jésus, fils de Sirach, de Jérusalem. L'original est perdu. Il nous en reste une traduction grecque, faite par son petit-fils, de laquelle dérivent toutes les autres versions. Ce livre a toujours été considéré, en Orient et en Occident, comme un excellent manuel de morale, renfermant les plus sages conseils, et à la portée de tous par la simplicité de sa forme et le caractère pratique de ses préceptes. La critique protestante a affecté d'en faire peu de cas, à la suite de Calvin, qui affichait à son égard un profond mépris. Plusieurs rationalistes de nos jours sont plus équitables.

« Cet ouvrage, dit M. Reuss, certainement n'a pas mérité le dédain avec lequel le préjugé catholique le traite depuis trois siècles ¹. Car on y trouve des conseils très sages, une direction saine et utile pour tous les âges et pour toutes les conditions. Édifiée sur une base essentiellement religieuse, ramenant tout à Dieu, le

¹ Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ces paroles de M. Reuss sont inexactes et que les catholiques n'ont jamais dédaigné l'Ecclésiastique.